



LES COLLEGES CLASSIQUES.

L'éducation d'un peuple n'est pas chose si facile et si simple que tout le monde s'entende du premier coup sur le véritable caractère qu'elle doit avoir, sur la direction qu'il convient de lui imprimer : au contraire, c'est une question qui, débattue de tous temps, dans tous les pays, a partagé les meilleurs esprits et n'a jamais été résolue, au dire de plusieurs, que d'une manière incomplète. Personne ne doit être surpris si elle nous préoccupe fréquemment à notre tour en Canada ; nous élevons petit à petit sur une terre nouvelle l'édifice d'une société autonome, et si, en accomplissant ce travail compliqué, nous passons par les mêmes incertitudes que nos aînés dans la famille des nations, rien de plus naturel et de moins évitable. Nous discutons hier, nous discutons aujourd'hui, il est plus que probable que nous discuterons demain ; il ne faut ni s'en étonner ni s'en émouvoir. D'ailleurs, un débat comme celui qui se poursuit présentement dans *L'Opinion Publique*, sans passion, sans parti pris, et dans le seul but d'obtenir un échange d'idées sur un sujet important, ne peut avoir de mauvais résultats.

M. David a exprimé sur l'éducation classique des opinions que j'ai promis de discuter ; j'accomplis cette promesse.

« Il nous faudrait, dit-il, des mécaniciens, des ingénieurs, des architectes, des marchands instruits—et nous n'avons que des avocats, des médecins et des notaires...

« A quoi servira aux Canadiens français de parler le grec et le latin, si on les trouve incapables de remplir tous les emplois lucratifs?...

« Quel spectacle humiliant offre notre société ! L'industrie, l'agriculture, nos pouvoirs-d'eau, nos ressources minières et forestières manquent de bras et d'intelligences pour les féconder et on faire jaillir la fortune, le bien-être ; nous sommes obligés d'aller à l'étranger chercher des mécaniciens, des architectes et des artistes—et les professions libérales regorgent de talents dévoyés, d'existences flétries par l'inaction et le découragement—et nos compatriotes s'en vont par milliers aux Etats-Unis !...

« Tout nous démontre qu'ici l'éducation doit être avant tout industrielle, commerciale et agricole. »

M. David propose comme remèdes à ces maux : 1o de limiter et rendre plus efficace l'éducation classique ; 2o de créer des académies où l'on enseignerait l'agriculture, le commerce, l'industrie ; 3o d'établir des chaires publiques dans les grandes villes ; 4o de rendre plus difficile l'accès des professions libérales.

Si l'on proposait seulement d'établir des écoles spéciales pour les ouvriers et les cultivateurs qui n'ont pas les moyens de faire un cours d'études régulier ; si l'on suggérait de transformer quelques petits collèges en y faisant enseigner la chimie agricole, le dessin et la comptabilité au lieu du latin qu'on ignore ; si l'on ne voulait qu'améliorer la haute éducation classique, certes ! nous devrions alors dire bien haut : Etablissez, transformez, améliorez même, ce ne peut être mal. Mais il s'agit bien d'autre chose. Voyez ces talents perdus, dit on, et ces existences flétries, voilà l'œuvre du grec et du latin !

C'est cette responsabilité que, pour ma part, je me refuse à laisser retomber sur ces grands établissements qui font l'honneur de notre pays ; et pour bien définir les limites de ce débat, j'affirme : 1o que nos collèges ne sont pas responsables de l'encombrement des professions ; 2o

qu'ils ne sont pas responsables des échecs de la jeunesse ; 3o qu'ils font beaucoup de bien et point de mal.

I. Notre grand malheur, dit-on, est que tous les jeunes gens qui ont fait un cours d'études se jettent dans les professions, et qu'ainsi nous n'avons point d'hommes instruits dans le commerce et dans l'industrie. Comment pourrait-il en être autrement, ajoute-t-on, puisque nos collèges ne sont destinés qu'à former des prêtres et des hommes de profession ?

On fait ici une erreur capitale. Les collèges classiques ne préparent pas plus l'enfant à la carrière professionnelle qu'à l'industrie, au commerce ou à l'agriculture ; ils n'ont qu'un but, qui est de donner à la jeunesse l'éducation qu'elle ne peut finir dans la famille, c'est à dire, cultiver son cœur et son esprit, hâter le développement de ses facultés, l'habituer au raisonnement et au travail, afin de la mettre en état de faire son chemin tout de suite dans le monde, et de s'engager dans la lutte de la vie sans attendre le nombre des années nécessaires à ceux qui sont laissés aux seules ressources de l'observation et de l'expérience pour se former le jugement. Le collège prépare l'élève, non pas au barreau en particulier, par exemple, mais d'une manière générale à la vie, *ad vitam*, selon le conseil de Sénèque. On y enseigne l'arithmétique, les mathématiques, la chimie et toutes les sciences naturelles suffisamment pour que l'écolier puisse ensuite étudier seul, s'il le faut, ou le commerce, ou l'agriculture, ou le génie, tandis que les leçons de littérature et de philosophie qu'on lui donne sont une excellente préparation aux professions libérales ou à la carrière des lettres ; mais, je le répète, on ne le dirige dans aucune voie en particulier, si ce n'est celle du devoir et de la vertu : on l'exerce, on le cultive ; à lui, plus tard, de s'exploiter comme il l'entendra.

Que s'il fallait absolument trouver à quoi l'on est mieux préparé en sortant du collège, ou au barreau ou au commerce, nous devrions dire que c'est au commerce ; car en effet après un cours classique, il faut encore trois années de cléricature pour être avocat, et je suis trompé s'il faut guère plus de trois mois pour devenir un commis-marchand de premier ordre ou même pour se rendre capable de diriger un négoce important. Il y a dans cette ville quelque jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans qui se sont mis aux affaires en sortant du collège : comparez-les à tous ceux de leur âge, fussent-ils dans le commerce depuis dix ans, et dites s'ils ne leur sont pas de beaucoup supérieurs. Au reste, la chose est toute naturelle. Se mettre dès l'enfance derrière un comptoir n'est point prouver qu'on est un homme ; les choses pratiques auxquelles on veut ainsi s'initier de bonne heure, on ne pourra les apprendre que graduellement, à mesure que l'esprit se développera ; et se développera-t-il bien vite en cet endroit ? Inutile d'insister ; l'horizon d'un magasin n'est pas tellement vaste qu'il inspire à l'enfant des idées toujours nouvelles. L'enfant apprendra lentement ce qu'il touchera du doigt, ce qu'il résumera en chiffres, ce qui se passera sous ses yeux : le travail fécond de l'esprit lui est inconnu ; c'est un écolier novice qui a besoin qu'on lui enseigne tout et qui est encore incapable d'extraire de sa leçon une idée générale. La position de celui qui entre dans le commerce après un cours d'études est bien différente. Son esprit est déjà pas mal formé, car il a vingt ans et voilà huit années qu'il exerce ses facultés sur les matières les plus diverses

et les plus difficiles ; le commerce ne sera pour lui qu'une nouvelle matière à apprendre, tâche dont il s'acquittera avec toute l'aisance que donne une longue habitude.

Mais on m'arrête tout court pour me dire : Supposant que l'écolier soit préparé à entrer dans un magasin comme dans un bureau, à faire une cléricature commerciale comme une cléricature de droit, et que pour la première il ne lui faille que trois mois au lieu de trois ans pour la seconde, il n'en est pas moins vrai que cet écolier n'a pas le goût des choses pratiques, et que d'ailleurs ses parents tiennent à honneur qu'il soit homme de profession plutôt que négociant, ou *habitant* comme eux presque tous.

« Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ? »

Vraiment oui, il est certain que généralement les écoliers ont plus de goût pour la littérature que pour le calcul, pour la philosophie que pour la tenue des livres, et qu'ils préféreraient continuer à lire Virgile et copier des vers de Lamartine que de vendre du coton à l'aune ou de la chandelle à la livre. Cela prouve deux choses : d'abord, qu'ils ont de l'esprit et du cœur, puisqu'ils sont accessibles au sentiment du beau dans les arts ; ensuite, qu'ils croient encore que l'argent est un vil métal, que l'homme n'a pas pour principale destinée même ici-bas d'amasser fortune, en un mot, qu'ils n'ont point encore perdu au contact des choses pratiques leurs généreuses illusions. Il est aussi très-vrai que les parents, surtout s'ils sont de la campagne, ont presque tous caressé le rêve d'avoir un homme de profession dans leur descendance, et qu'ils conseillent souvent leur fils de se faire avocat ou médecin, loin de l'en détourner comme d'un précipice. Ils croient s'élever ainsi eux-mêmes dans l'échelle sociale, désir assez naturel et surtout particulier au caractère français.

Tout cela est vrai, j'en conviens une fois de plus ; mais je réponds, premièrement, que le bonheur d'être instruit vaut bien la peine de quelques illusions détruites, et secondement, que lorsque le collège remet l'écolier à sa famille, il appartient à celle-ci de ne pas le laisser dupe des illusions naturelles au jeune âge ; et si au lieu d'y résister, comme c'est son droit et son devoir, elle y cède ou les favorise, c'est elle, non le collège, qui est responsable de ce que son enfant s'en va grossir les rangs d'une profession déjà trop encombrée.

Ce qui manque au jeune homme lorsqu'il laisse les bancs, évidemment ce n'est pas la capacité d'apprendre très-vite les choses pratiques, mais le goût pour les étudier. Le devoir des parents, qui ont alors sur lui un contrôle exclusif, est de lui dire : Mon enfant, obéis à la raison plutôt qu'à tes goûts du moment : entre dans le commerce, ou cultive la terre, sinon je te retranche les vivres.—Cet argument est péremptoire pour tout le monde, excepté ceux dont les muses se sont emparé dès le berceau ; mais nous ne sommes pas tous des poètes.

Les collèges nous procurent une bonne chose, l'instruction ; mais par la faute de nos parents nous ne l'utilisons pas dans la carrière où elle nous serait le plus profitable : faites donc alors la leçon aux parents, et ne parlez des collèges que pour les remercier d'avoir tant fait pour nous.

Je me trompe ; car si les professions sont encombrées, la faute n'en est elle pas aux professions elles-mêmes ? Il suffit de jeter un coup d'œil autour de soi pour com-